

Kafka, le virtuose de la fin



Franz Kafka devant chez lui à Prague vers 1914. (akg-images/AKG Images)

par [Philippe Lançon](#)

Libération, publié le 13 décembre 2023 à 17h08

Un vieil ami de Kafka, l'écrivain [Franz Werfel](#), célébrait depuis trois ans *la Métamorphose*, en particulier auprès des éditeurs allemands, sans l'avoir lu. Quand le texte est publié, en octobre 1915, dans un mensuel pacifiste édité à Leipzig, il s'y mit enfin, puis écrivit à l'auteur, estime le biographe de celui-ci, Reiner Stach, «*la lettre de louange la plus absurde, la plus innocente, la plus crue et la plus juste qu'ait jamais reçue Kafka*». Elle mérite en effet d'être citée : «*Cher Kafka, vous êtes si pur, si nouveau, si indépendant et si accompli qu'il faudrait vous traiter comme si vous étiez déjà mort et immortel. On ne ressent rien de pareil chez aucun vivant. [...] Tous ceux qui sont près de vous devraient s'en rendre compte et ne plus vous traiter comme un des leurs.*» Stach conclut : «*Déjà mort. Rien de pareil aux vivants. Pas un des leurs. Kafka l'avait toujours senti, toujours craint. Il en avait maintenant confirmation, noir sur blanc.*» Le deuxième tome de sa biographie raconte et analyse, avec la même énergie et le même enthousiasme que [le premier](#), les péripéties conduisant à cette confirmation.

«Aphorismes» mystérieux et fascinants

Le livre débute en 1914 et finit à la mort de l'écrivain tchèque de langue allemande, en 1924. Il allait avoir 40 ans. Ces dix années sont celles où, après avoir renoncé à l'entreprise familiale, il renonce à deux mariages, à [Milena](#), à son métier d'expert dans les assurances (un expert dont les rapports sont admirés par tous), à plusieurs sanatoriums (la tuberculose s'est déclarée en 1917), peut-être à un départ pour la Palestine, et à l'achèvement d'un nombre considérable de textes, mais ces renoncements ne sont que les conséquences d'une recherche, non pas du temps perdu, mais de la connaissance. D'où le sous-titre du volume : «Le temps de la connaissance». Stach situe la révélation à Zürau, en 1918, où Kafka lit Kierkegaard. Désormais, il ne fera plus ses «*preuves*» (à sa famille, à ses collègues, à son pays, à ses amis, à la société), mais s'en tiendra, écrit Stach, «*à ses propres critères [...] D'un coup, il avait ouvert une fenêtre. L'air qui s'y engouffra fut glacial, trop froid peut-être pour qu'il puisse le supporter et y vivre longtemps. Mais pour l'heure, il n'y songeait pas. C'était le temps de la connaissance*». Laquelle rime avec souffrance. «*Nous nous développons (reliés non moins profondément à l'humanité qu'à nous-mêmes), avait écrit Kafka, à travers toutes les souffrances de ce monde jusqu'à la rédemption commune.*» Stach note qu'il a rayé «*jusqu'à la rédemption*» pour y substituer «*de concert avec tous nos semblables.*» La connaissance est sans espérance.

C'est à Zürau qu'il écrit ses mystérieux et fascinants «aphorismes», qui n'en sont pas vraiment, qui ne ressemblent à rien sinon, selon Stach, aux *Pensées* de Pascal et aux *Cahiers* de Paul Valéry. On y lit parfois le sens du combat : «*A partir d'un certain point, il n'y a plus de retour. C'est ce point qu'il faut atteindre.*» Son dernier amour, Dora Diamant, l'a dit autrement : «*Il ne voulait pas seulement aller au fond des choses – il était au fond lui-même.*» Elle lui tenait la main sur son lit de mort. Quand lui avait vu pour la première fois les siennes, par la fenêtre, alors qu'elle découpait du poisson dans la cuisine d'un foyer pour enfants juifs sur la Baltique, il avait dit : «*Des mains si délicates pour un travail aussi sanglant.*»

Goutte d'eau, de sang et d'encre

On suit son épopée intérieure (tout ce qui entoure Kafka, sa famille, ses amis, ses amours, ses lectures, Prague, Berlin, le destin des Juifs, l'apprentissage de l'hébreu, la réflexion sur le sionisme, son époque, le passé, le présent, l'avenir, tout ne semble exister que pour couler vers cette intériorité qui filtre ces affluents avec une densité extrême) comme on lit *Don*

Quichotte : à la fois sur Rossinante, sur l'âne de Sancho, depuis les moulins à vent, avec le chevalier aux miroirs, dans l'île où Sancho rend la justice, au cœur d'une autre Castille et d'un autre siècle, l'Europe centrale et le XXe siècle, où le destin de l'humanité entière se reflète et se concentre dans cette goutte d'eau, de sang et d'encre qu'est Kafka. Cet homme dont chaque phrase ou presque mène «*au bord d'un abîme où la pensée fait face à sa propre extinction*» ; qui a réduit à presque rien ce qui sépare la vie du verbe, mais pour qui ce presque rien est encore beaucoup trop : le signe perpétuel de l'échec – et de la honte qui s'ensuit. Personne n'a mieux résumé la valeur de ce maigre chevalier que Milena Pollak, née Jesenská, dans une lettre de janvier ou février 1921 à [Max Brod](#), ami et apôtre de Kafka. Elle l'appelait Frank : «*Ce qu'on met au compte de l'anormalité de Frank est tout ce qui fait sa valeur. [...] Je crois plutôt que c'est nous tous, la Terre entière, tous les humains, qui sommes malades et qu'il est le seul à être sain et à sentir juste et le seul être pur. Je sais que ce n'est pas la vie qu'il refuse, il refuse seulement cette espèce de vie-là. [...] Il se perçoit toujours comme le coupable, comme le faible. Alors qu'il n'y a personne d'autre sur cette Terre qui ait une force aussi immense : cette nécessité absolument inébranlable d'atteindre la perfection, la pureté et la vérité.*»

L'apothéose et l'enfer de la vie

Goutte d'eau ? Planète, aussi bien. Stach explore son noyau en fusion tel le professeur Otto Lidenbrock dans *Voyage au centre de la Terre*. Chemin faisant, il analyse en maître certains des derniers textes, comme *le Château*, *le Terrier*, *Un virtuose de la faim*, *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris*. L'œuvre, ici, est la vie même – l'apothéose et l'enfer de la vie. Et l'image alimente tout. Stach le décrit parfaitement : «*Nulle part Kafka ne se contente d'illustrer un quelconque «message» – sans même parler de thèses métaphysiques –, il n'est aucun autre écrivain chez qui cette incompréhension du processus créatif induise davantage en erreur. Kafka ne cherche pas l'image : il la suit, et il aime mieux passer à côté de son sujet que de désobéir à la logique de son image.*» Si tant de lecteurs se trompent ou l'abandonnent, c'est précisément parce qu'ils restent dans ce qu'ils croient être le sujet, la métaphore, alors que l'image est partie ailleurs, vers un terrier où ils n'entreront pas.

Des flèches plantées dans des cibles

Souvent, les phrases de Kafka vibrent en nous comme des flèches plantées dans des cibles qui n'existaient pas au moment où elles ont été lancées. Toutes atteignent le cœur aussi bien que l'esprit, sans qu'on sache bien comment ni pourquoi. Le 13 juin 1920, après avoir fait une blague sémantique germano-tchèque qui semblait reprocher à Milena une certaine dureté envers les Juifs (elle qui est mariée à un Juif), il écrit : «*Il n'y avait pas là la moindre trace de reproche, je pourrais plutôt te reprocher d'avoir, de tous les Juifs que tu connais (moi compris) – il y en a d'autres –, une opinion bien trop bonne, eux que parfois je voudrais bourrer tous, en tant que Juifs (moi compris), dans le tiroir de l'armoire à linge par exemple, puis attendre, puis ouvrir le tiroir pour voir s'ils sont déjà tous asphyxiés, et sinon repousser le tiroir et continuer comme ça jusqu'à la fin.*» Cette phrase sarcastique, presque badine, a naturellement beaucoup fait parler (et écrire) après le génocide des Juifs, et l'on se demande aussitôt comment Stach va la commenter. Eh bien, comme un Allemand :

«Il est certaines phrases pénétrantes de Kafka qui sont en même temps quasi indéchiffrables, qui apparaissent d'emblée obscures [...]. Ses propos sur le judaïsme n'en font pas partie : dans ce cas, c'est l'histoire sanglante que nous portons en héritage, la déformation des

concepts et la rupture des traditions discursives qui compliquent à l'extrême la compréhension – ou l'empathie, pour être exact. Après les crimes antisémites des années 1930 et 1940, l'idée de tuer collectivement des Juifs ne peut plus faire l'objet de plaisanteries, et on ne peut plus se projeter dans la conscience d'un individu pour qui des crimes d'une telle ampleur sont non seulement plongés dans les ténèbres de l'avenir, mais littéralement inconcevables ; autrement dit, dans une conscience pour laquelle l'image de Juifs asphyxiés ne s'associe pas fatalement à l'idée de gaz.» Un épilogue de quatre pages fait l'inventaire des proches et moins proches qui, moins de vingt ans après sa mort, finirent ou dans les camps nazis, ou par suicide, ou en exil. Ils sont innombrables : «*Son monde a cessé d'être. Seule sa langue vit.*»

Reiner Stach, Kafka t. 2, le Temps de la connaissance. Traduit de l'allemand par Régis Quatresous. Le Cherche Midi, 1 232 pp, 29,50 € (ebook : 19,99 €).